

Lorsque les volcans deviendront torrents,
Et les laves des coulées de sang,
Le jour sera alors venu [...]

Lorsque la brise deviendra tempête,
Et que le chêne ploiera,
Le jour sera alors venu [...]

Et lorsque la nuit ne sera plus que jour,
Que les enfants de Mû prennent garde [...]

Car, de Son souffle, Il balaiera les neiges éternelles
Et, de Ses griffes, Il ensanglantera les deux soleils [...]

Extraits tirés du Livre des Morts.



Langoisse le saisit alors même que rien, étrangement, ne l'avait troublé jusqu'à présent. Dans sa cage aux barreaux d'argent, l'oiseau s'agita. À y réfléchir avec sa cervelle de volatile, l'Anzai-Âm finit par s'apercevoir qu'aucun son ne parvenait jamais jusqu'à lui, qu'aucun mouvement ne heurtait son regard, pourtant vif. Seul le bruissement de ses ailes gigantesques, qu'il peinait à déployer, l'éclat de son plumage et son hochement de bec traduisaient, en cet endroit sombre, la vie. Autour de lui, la nuit. Rien que la nuit. Froide. Sombre. Silencieuse. Sans goût.

Son œil perçant ne put distinguer au-delà des barreaux d'argent que l'obscurité la plus complète. C'était un peu comme si quelqu'un l'avait déposé ici, au milieu de nulle part, sans aucune mesure de bien-être. Et que ce quelqu'un l'avait oublié. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale et fit trembler ses ailes qu'il ne pouvait étendre complètement. Bien sûr, il n'avait pas peur ; sa captivité durait depuis trop longtemps pour qu'il fût terrifié à l'idée de terminer empaillé. Frustré, il ne pouvait comprendre la ou les raisons de sa présence ici, emprisonné comme un vulgaire animal des plaines alors qu'il était né pour voler, virevolter et danser au milieu des vents. Libre.

Ce fut alors qu'il vit approcher la forme violette, petite, malingre, qui trottnait sur un sol apparaissant à chacun de ses pas, disparaissant aussitôt après. La reconnaissant, l'oiseau ricana, et sortit ses griffes redoutablement acérées. Cet animal qui le nourrissait l'amusait, et chaque jour l'Anzai-Âm se faisait un plaisir – certes malsain, mais ô combien jouissif – de tenter de déchiqeter l'une de ses mains. N'était-ce pas, après tout, sa seule distraction dans une journée qui lui semblait éternelle ? Il n'y avait que haine entre cet animal et lui, l'oiseau le savait – il ne fallait pas être bien intelligent

pour le comprendre. Le volatile ne saisissait pratiquement rien au charabia du petit être, mais il devinait que celui-ci n'espérait qu'une chose : le tuer. Ce que son geôlier semblait ignorer, c'était que l'Anzai-Âm, de nature carnivore, rêvait de la même chose, avec une variante moins subtile : il le mangerait cru ! Omnivore à ses heures, le volatile pouvait se contenter de légumes et de maïs tendre. Mais depuis qu'il était enfermé dans cette cage, jamais il n'avait eu le loisir de mordre dans une viande juteuse.

— Stupide volatile ! grommela le Nain qui portait le bol de céréales, plat quotidien de l'Anzai-Âm. Je ne sais pas ce qu'attend mon maître pour te tordre le cou ! Mais j'en ai assez de te nourrir, de nettoyer ta cage et de me faire déchiqueter la main ! Combien de temps cela va-t-il encore durer ?

L'oiseau ricana, et ses crocs pointus brillèrent dans l'ombre de son bec. Alors que le Nain s'apprêtait à passer la nourriture au travers des barreaux de la cage, l'Anzai-Âm lança une patte griffue vers les chairs molles de la main droite. Mais cette fois, il ne fut pas assez rapide.

— Niark ! Niark ! glapit-il férocement, rageur.

— Me crois-tu sot à ce point, oiseau débile ? lança le Nain de sa voix nasillarde. Moi aussi, je sais être vif !

De frustration, l'Anzai-Âm se détourna, offrant son postérieur, plumage relevé, montrant ainsi un dédain bien ressenti. Le Nain en profita pour jeter son repas dans la cage. L'oiseau finit par picorer les grains tombés devant ses pattes.

— De toute façon, ajouta le Nain en souriant méchamment, ce n'est pas moi qui suis enfermé là, sans aucune possibilité de m'en échapper un jour !

L'oiseau tourna la tête. Ils se jaugèrent, s'observèrent comme ils ne l'avaient jamais fait jusqu'à présent. Les yeux bruns et sombres de Théodor découvrirent toute la profondeur des yeux ensoleillés de l'oiseau, et tous deux eurent, au même moment, un pincement au cœur. Le Nain baissa la tête, comprenant que sa dernière phrase pouvait très bien s'appliquer à sa propre existence. Lui aussi était

enfermé. À jamais, même si ses propres barreaux étaient invisibles. Cette fois, l'oiseau ne ricana pas à son encontre, et finit même par pivoter légèrement, de façon à ne plus offrir le spectacle de son postérieur. Il continua à observer le Nain. Ils étaient si proches l'un de l'autre, malgré les tiges de métal qui les séparaient, plus proches sans aucun doute que ce que l'un ou l'autre n'aurait pu imaginer jusqu'à maintenant.

Théodor fit alors ce qu'il n'avait jamais osé. Il tendit la main, sans peur de se la faire déchiqueter, et caressa le plumage blanc et or. Cela dura une fraction de seconde, à peine le temps d'un battement de cils. Et l'oiseau se laissa caresser. Pour la première fois. Ni l'un ni l'autre ne parla ou ne ricana. L'oiseau songea, avec sa maigre cervelle de volatile, que la liberté, finalement, n'était qu'affaire de perspective. Manger et dormir, ne faire que cela, c'était, à n'en pas douter, répétitif et monotone, cependant très rassurant ! Théodor, quant à lui, prit conscience que son indépendance n'était que relative, et qu'elle avait les limites qu'il voulait bien lui donner, à moins que ce ne fût simplement celles qu'il était capable de supporter.



CHAPITRE 1

Vengeance, tel est mon nom



Les soleils se couchèrent lentement, masquant leurs rayons derrière les collines surplombant ce qui restait de l'orgueilleuse Cité du Dôme, délaissant la ville morte avec le dédain dont seuls étaient capables les rois qui s'ennuyaient du spectacle des hommes. Les cris avaient cessé de résonner depuis bien longtemps, mais le voyageur, en prêtant une oreille attentive, parvenait à entendre encore les hurlements sourds que portait le vent. Les douleurs transpiraient toujours des ruines, les flammes avaient fini de ripailler face à ce festin inattendu et cependant bienvenu, et n'avaient laissé que des cendres éparses. Au cœur de ce qui fut le charnier, il demeurait encore un être. Immobile. Sa peau noire masquée par le pourpre du carnage, son manteau d'ailes plaqué contre son corps luisant de gouttelettes carminées, il était seul. Définitivement seul. Depuis combien de temps se trouvait-il ici ? Comptait-il seulement le temps, lui

qui n'en avait cure ? Le menton relevé, encore couvert de sang séché, le corps durci par ses muscles tétanisés, son âme unifiée mais brisée, pouvait-il seulement, lui, l'Immortel, survivre à sa propre fureur ?

Il hurla.

Son cri fouetta les cendres fumantes de l'ancienne cité prétentieuse, ébranla les collines alentour et fit trembler la Terre de Mû. Personne, bien sûr, ne répondit à son appel désespéré. Les animaux avaient fui bien avant son arrivée, et les humains qui étaient restés là, sans comprendre suffisamment vite ce qui les attendaient, n'étaient plus en état de dire ou faire quoi que ce fût. Seules les ruines de la désolation et les os blanchis dans la journée par les deux soleils impitoyables s'offraient à sa vue et entendaient son cri. Le Vent effleura la joue de l'Immortel, avec toute la douceur d'une mère pour son fils préféré, mais la douleur lancinante dans les entrailles de l'Umvah ne pouvait s'estomper par une simple caresse, fût-elle offerte avec la plus grande tendresse.

Il hurla. De nouveau.

C'était peu par rapport à ce qu'il ressentait. Sa colère à peine étanchée par la mort des milliers d'âmes qu'il venait d'assassiner, il ne conservait plus que la souffrance et cette terrible perspective qu'il se refusait à accepter : exister sans aucune raison de vivre. L'immortalité, dans ces conditions, ne ressemblait guère plus qu'à un poison mortel, paradoxe malsain s'il devait n'en exister qu'un ! Le sang sur sa peau et ses ailes avait séché, s'était coagulé au contact des quelques flammes fidèles qui continuaient à danser à ses pieds. Bientôt, il lui sembla porter le poids du monde sur ses épaules, et, dans un effort terrible, il s'arracha à la contemplation du désastre, ses ailes caressant une dernière fois ce qui restait du charnier dans lequel il avait brûlé le corps de sa bien-aimée. Il quitta la plaine. Sans but.

L'Immortel suivit une route, la première qu'il trouva – encore qu'il s'agît peut-être de la première qui s'offrait à lui. Il abandonna derrière lui les croûtes de sang qui tombèrent une à une, comme autant de larmes que jamais il ne pourrait verser. Ses ailes gigantesques et d'une douceur incomparable ne furent bientôt plus qu'un lourd manteau aussi noir que ses cheveux. Sa peau redevint plus claire, bien que son pigment restât sombre. Mais la douleur dans ses entrailles ne diminua pas pour autant. Changer d'apparence, comprit-il, n'apportait pas la paix. Des pensées diverses parcouraient son esprit. Il avait ressenti du plaisir, une joie féroce. Lorsque la première tête avait roulé sur le sol, caressée par l'extrémité de son aile, une puissance destructrice l'avait happé. Il avait retrouvé les sensations qui lui avaient toujours appartenu. Il aimait le combat. Il avait soif de fureur et de mort. Il existait pour ça.

Tu n'as aucune limite, Umvah, seulement celles que tu te fixes.

Mais lorsqu'il l'avait vue, ou plutôt son corps, abandonnée et brisée, une fissure était apparue en lui, mince mais profonde, fine mais indélébile. Même dans la mort, Isaiël restait parfaite, aussi belle qu'un lys blanc, aussi douce qu'un pétale de rose. Sur ses mains noires avait coulé son sang à elle, qu'il avait goûté. Et les émotions terribles qu'il avait ressenties en portant son corps l'avaient bouleversé. La fureur l'avait tout d'abord emporté. Sa nature profonde n'aurait pu changer le déploiement de rage dont il était capable.

Il retrouvait, grâce au sacrifice de la jeune femme, l'unité de son âme, et en même temps il ne se sentait plus peiné, juste brisé. Perplexe aussi.

Ce n'était qu'une femme, Umvah, rien qu'une mortelle. Tu as l'éternité devant toi. Patiente.

— Je n'aime pas attendre, gronda l'Immortel en se tournant sur sa gauche.

Je le sais bien, mon ami. Après tout, ne sommes-nous pas le Un ?

Celui-qui-fut suivit une route sableuse, qui ne menait nulle part puisqu'il n'avait aucune destination précise. Combien de temps chemina-t-il ? Nul ne le sut jamais ; son temps à lui, précieux, ne pouvait se comparer à celui des simples mortels. L'instant et le futur n'existaient pas, seul le doute persistait, s'enflait, le désarçonnait. Il marcha une nuit, une si longue et terrible nuit qu'elle dura peut-être une année humaine, ou davantage. Qui pourrait le dire ? Celui-qui-fut-Daros ne sentait plus son cœur battre. Ce dernier avait-il d'ailleurs une raison de palpiter maintenant qu'Isaïel n'était plus ? Comme il aurait souhaité pouvoir se noyer dans l'océan de nuit qui désormais le ceinturait, pour oublier qui il était et ce qu'il était. C'est-à-dire plus rien.

— Il existe un moyen, Seigneur.

Le timbre chevrotant intrigua Celui-qui-fut. La lune, masquée jusque-là par la douleur de l'Umvah, éclaira de ses pâles rayons l'homme qui osait l'interpeller. C'était un vieil homme, rien qu'un vieillard assis sur un bloc de pierre froide, les épaules affaissées sous le poids de ses années. L'humain articula vaillamment, suffisamment fort en tout cas pour se faire comprendre par l'étrange voyageur qui croisait son chemin. Mais ce dernier continua sa route.

— La vieillesse est un fardeau tout aussi lourd à supporter que celui de l'immortalité. Et dans les deux cas, nous n'avons qu'un seul et même ennemi.

Ne l'écoute pas, tu ignores qui l'envoie.

Celui-qui-fut-Daros s'immobilisa et, sans même daigner se retourner, demanda d'une voix rauque et profonde, dans laquelle se glissait une pointe de colère.

— Sais-tu seulement qui je suis ?

— J'ai vécu tant et tant d'années, accumulé tant et tant d'expériences, Seigneur, que je sais reconnaître un Immortel parmi les mortels, répondit le vieil homme. Oui, je sais qui tu es.

Je sais aussi ce que tu as fait. Je sais ce dont tu es encore capable. Le hasard n'a pas croisé nos routes. Je t'attendais.

Celui-qui-fut se retourna. Les flammes rougeoyantes qui brillaient au fond de ses prunelles sombres firent trembler l'ancêtre qui crut entendre tous les os de son corps cliqueter sous l'effet de la peur. Il baissa aussitôt les yeux, ne pouvant supporter le regard d'éternité qui le jaugait. L'Ombre s'approcha de lui, le frôla, serra son cou. Le vieillard peina à trouver sa respiration, hoqueta. Il sentit que quelque chose glissait en lui, comme un froid pénétrant, fouillait sa mémoire, goûtait à son passé et en extirpait le plus sordide. Puis l'étreinte se relâcha. L'Umvah parla. Menaça.

— Je t'écoute. Fais cependant très attention, car si tu n'as rien d'intéressant, cette nuit sera ta dernière.

Je te préfère ainsi.

Le vieil homme reprit une certaine contenance, redressa les plis de son manteau brun informe, usé et rapiécé, frotta l'une contre l'autre ses mains aux articulations noueuses pour masquer le tremblement qui les agitait.

— J'étais un conteur autrefois. J'ai appris de nombreuses légendes, certaines imaginées par les hommes pour répondre à leurs peurs, et d'autres qui portaient en elles un fond de vérité. L'une d'elles parle d'un moyen de vaincre notre ennemi commun. Je suis trop vieux. Toi, tu peux !

L'Ombre s'agita, agacée de perdre son temps, pourtant illimité. Le vieil homme, sentant l'hostilité gagner son interlocuteur, continua rapidement son récit.

— Trouve le Sablier ! Lui seul peut te permettre de reprendre ce que tu as perdu !

Je t'aurai mis en garde, Umvah. Tu ne pourras pas dire que je ne t'aurai pas prévenu !

— Pauvre fou ! rétorqua aussitôt Celui-qui-fut en s'avancant dangereusement. Crois-tu que j'ignore son existence ? Et même

à supposer que je sache où il se trouve, crois-tu que je pourrais m'en approcher ? Je *suis* immortel !

Le vieil homme bredouilla aussi vite qu'il le put, pas assez cependant pour empêcher les doigts d'ombre d'enserrer de nouveau son cou frêle.

— Toi seul y parviendras ! J'ignore comment, mais tu réussiras !

— Tu as de bien étranges certitudes, l'homme ! Sont-elles fondées ?

Question pertinente, je l'avoue.

— Le jour de ma naissance, une Guérisseuse a prophétisé qu'il me serait donné de vivre deux vies, Seigneur ! La première s'achève bientôt et...

— Elle pourrait en effet se terminer dès à présent ! menaçant Celui-qui-fut.

— Je sais cela, Seigneur. Mais quel intérêt aurais-tu à me tuer ? Tu es déjà couvert de sang, et pourtant tu n'es pas apaisé pour autant. Un meurtre de plus t'aidera-t-il à combattre ta douleur ?

Le vent se leva, doucement, et vint caresser la joue de l'Immortel. Le vieillard crut même un instant entendre chuchoter, mais à son âge, l'ouïe a une tendance certaine à inventer plus qu'entendre !

Tue-le ! Que t'importent les divagations d'un vieil homme totalement sénile !

L'Umvah relâcha son étreinte pour la seconde fois. Peut-être le mot « Guérisseuse » avait-il réveillé en lui un passé lointain qu'il croyait oublié. Quoi qu'il en fût, il murmura :

— Parle-moi de cette prophétie.

L'ancêtre songea qu'il ne devait rien omettre, sous peine de sentir pour la troisième fois les griffes de la nuit sur son cou brûlé par les étreintes précédentes. La dernière, à en croire les flammes qui brillaient dans les yeux de son interlocuteur.

— Je me prénomme Kaleb. Je suis né dans les Plaines de Guélogue. À ma naissance, une Guérisseuse-Itinérante s'est arrêtée dans notre village. Elle s'est penchée sur mon berceau et a prédit que je vivrais deux vies.

Comme si l'avenir pouvait être prévisible ! Je ne crois pas un seul des mots prononcés par cet individu. Et vu son âge, je vois mal comment il peut encore tenir debout. Pouah !

Le vieil homme reprit sa respiration pour calmer le tremblement de sa gorge puis poursuivit :

— J'ai fait et vu des choses, Seigneur, auxquelles je n'aurais pu survivre si je n'avais été protégé par les dieux ! Mais ma vie entière a consisté à rechercher ce qui me permettrait de vivre une seconde vie. Je n'ai pas vécu celle-ci, cherchant à comprendre la prophétie. Ne l'aurais-je jamais entendue, peut-être aurais-je mené une existence normale ! J'aspire donc à cette seconde chance. Et toi seul peux me la donner.

— Je n'ai pas ce pouvoir, l'ancêtre. Et quand bien même ! Ta vie fut loin d'être parfaite, et il me semble que tu ne mérites pas que je m'attarde.

— Tu juges avec hâte, murmura le vieillard, regrettant aussitôt ses paroles insolentes devant le courroux qu'il vit dans les yeux sombres.

Aussi continua-t-il précipitamment :

— Toute ma vie fut tournée vers cet instant, mes pas m'ont porté ici. L'intuition ? Les certitudes ? Peut-être. Je suis mon destin, Seigneur. Mais toi seul l'écris.

Celui-qui-fut, à nul autre semblable, à nul autre comparable, se redressa, et le manteau sur ses épaules redevint des ailes gigantesques d'une douceur sans pareille, d'une noirceur sans égale. Il tira de son fourreau l'Épée à Trois-Lames.

— C'est avec elle que j'écris mon destin. Je sais où est le Sablier, mais je ne peux y pénétrer. Alors ?

Tue ! Tue-le ! Sans l'ombre d'une hésitation. Tu n'as pas à penser comme un homme ! Tu es un Immortel ! Le Premier !

— Si mes os n'étaient pas aussi broyés par les années, si mon bras n'était pas aussi usé par les rhumatismes, c'est avec grande joie que je t'aurais accompagné, Seigneur. Car si toi, tu ne peux approcher le Sablier en tant qu'Immortel, moi, j'aurais pu. Je ne suis qu'un homme.

Soudain, le bras se figea ; l'épée s'immobilisa. L'Umvah sentit une émotion jamais ressentie jusque-là l'envahir avec force, comme une vague puissante déferlant dans ses veines, irriguant soudainement son cœur.

Ne te laisse pas aller aux vertiges de l'espoir. Tu risquerais une cruelle déception.

Le vieil homme le comprit également, et ajouta précipitamment, espérant par là même partir assez vite afin de respirer un air moins serré :

— Prends ceci, Seigneur. C'est un cadeau pour toi.

Le vieil homme désigna un baluchon en tissu d'une taille impressionnante posé à proximité de la pierre sur laquelle il se trouvait, mais l'Umvah toujours muet, toujours en proie à ce sentiment incroyablement agréable et nouveau, ne semblait plus l'entendre. Puis l'homme disparut sans plus un mot, enveloppé par la nuit.

Celui-qui-fut mit un certain temps avant de réaliser qu'il se retrouvait seul. Il rangea l'épée, puis l'ombre de sa main délaça le nœud. Alors apparut, d'une beauté fabuleuse, un oiseau au plumage d'une pureté jamais égalée, aux ailes d'une finesse incroyable. Un Anzaï-Âm. Le plus beau qui fût. Le plus étrange qui eût jamais existé sur la Terre de Mû, puisque son plumage, d'une douceur merveilleuse, était pareil à une nuit sans étoiles et sans lune. Noir.

Étrange cadeau de la part d'un troubadour, n'est-ce pas ?

L'Umvah passa ses doigts sur le crâne du volatile qui aussitôt frotta son bec contre sa cuisse. Il était impossible d'appivoiser un Anzaï-Âm en raison de sa nature sauvage ; cependant il

arrivait parfois qu'un animal solitaire se choisît lui-même un maître. Celui-qui-fut ne sembla pas s'étonner de la couleur si étrange du plumage lisse. En revanche, ce qu'il trouva dans l'esprit de l'oiseau le surprit. Des mâchoires puissantes rongeaient les entrailles de l'Anzaï-Âm et une douleur sourde griffait son cœur. La même blessure. Quel était donc cet étrange mal qui les dévorait tous deux à ce point ? Celui à nul autre semblable, à nul autre comparable fouilla les secrets enfouis dans la mémoire du volatile et y puisa la réponse. Mais le Vent chuchota soudain aux oreilles de l'Umvah une réalité. Après tout, n'avait-il pas retrouvé son unité ? Le sacrifice de la jeune femme lui avait permis de retrouver cette infime partie d'âme qu'elle avait possédée de son vivant. L'Umvah n'avait donc plus besoin d'elle. Celui-qui-fut n'avait plus besoin d'Isaïel. Et pourtant...

Les Anciens avaient eux-mêmes leur légende : le héros arrachant sa bien-aimée aux enfers. Encore que, si je me souviens bien, ironisa le Vent, il ne l'a pas récupérée ! Cela ne te dit rien ?

L'oiseau frotta son bec de façon plus énergique, une nouvelle fois demandeur de caresses. Mais les doigts sur son plumage s'immobilisèrent. Un nom résonna dans la nuit. Un nom mille fois maudit. Un nom qui appelait non à la revanche, mais à la vengeance. Ethan.

Tss, tss, tss. Cesse donc de penser en humain. Son nom est et restera pour toujours l'Heth Ayân Nâyerâm.

L'Immortel laissa glisser un rictus moqueur sur ses lèvres. C'était exact. L'appellation véritable du Seigneur des Morts était celle-là. Mais Celui-qui-fut n'avait pas l'intention de devenir respectueux, même après avoir recouvré sa mémoire. L'Umvah déploya ses ailes dont l'ombre obscurcit la nuit elle-même. Qu'avait représenté son court séjour sur Mû en tant qu'homme face à l'éternité qui lui appartenait ? Son sourire s'accrut devant l'image qui jaillit dans son esprit : rien qu'une poussière dans un désert de sable. Mais aussi minuscule qu'eût été cette parenthèse, elle lui avait procuré une sensation inimaginable jusque-là, une

palpitation peu commune, un instant fugace de frissons. Sa colère démesurée face à la mort d'un seul être ne pouvait s'expliquer que par la découverte de ces émotions nouvelles. Il n'était peut-être pas encore un homme, mais plus tout à fait l'Umvah.

Tu tiens Mû entre tes mains, pourquoi irais-tu là où tu ne peux te rendre ?

Le Vent caressa ses cheveux et le tira de ses réflexions. Invisible, aérien, omniprésent, le Dragon Blanc avait pris, depuis le massacre de la Cité du Dôme, la forme aérienne du Mas'er Sou'h, mais rien ne l'empêchait de choisir l'apparence qu'il désirait. Celui-qui-fut-Daros répondit :

— Regarde-nous. Nous sommes sans émotions, si ce n'est colère ou indifférence. Eux sont fragiles, mais ils frémissent. Ils tremblent. Ils souffrent. C'est pour cela qu'ils sont humains.

Le Vent ressentit les mots qui n'étaient pas dits et gloussa.

L'amour ? Que sais-tu de l'amour, Immortel ? Ce n'est qu'une subtile harmonie des sens, une alchimie de la chair. L'amour n'est que pure invention pour apaiser les plus faibles face à leur fin inexorable. Mais si tel est ton choix, je ne peux que m'incliner. Après tout, autrefois, tes raisons de revenir au milieu des hommes n'étaient pas plus argumentées !

Il caressa le visage magnifique et terrifiant de son maître. Le Dragon Blanc comprit que l'Umvah ne changerait pas d'avis. Alors il chuchota que le temps était venu, qu'il fallait partir en chasse. Le Vent s'engouffra sous les ailes de suie et l'Immortel s'éleva avec grâce. L'Umvah n'aurait pas su dire à cet instant si la femme qui était morte représentait une convoitise ou si la retrouver apaiserait le mal qui le rongait. Mais d'un bond, d'un seul, suivi aussitôt par l'Anzaï-Âm au plumage noir, il abandonna les cendres de sa colère pour se délecter du poison brûlant de la vengeance.

Alors soit, retrouvons les pierres de sang.